

A vintage, slightly faded color photograph of a young girl with dark, curly hair, smiling at the camera. She is wearing a light pink, sleeveless dress and light-colored sandals. She stands on a dark, textured ground, possibly a path or street. The background is a rough, light-colored wall with some dark vertical elements. The overall tone is nostalgic and warm.

CHRISTINE BB

Vermeille
et
la quête
du Père

Christine BB

Vermeille
et la quête du Père

© Christine BB, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5060-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1ère partie

Où est ma place ?

Il est quinze heures quand Vermeille pousse ses premiers cris sur les hauteurs du Port-de-France en ce dimanche ensoleillé. Depuis le matin, Céleste ressentait déjà une agitation inhabituelle dans son ventre qui augurait de l'arrivée imminente de son bébé. Malgré l'intensité de ses contractions qui se rapprochaient au fil des heures, la femme restait silencieuse. Aucune plainte, aucun gémissement. Elle acquiesçait tout et supportait la douleur sans prononcer un mot.

Personne ne connaissait la souffrance de cette trentagénnaire ; ni ses enfants qu'elle voyait s'affairer avant de quitter la maison, ni Joseph qui la conduisait à la maternité. Elle avait parcouru la vingtaine de kilomètres dans la voiture de son voisin, les lèvres pincées, sans laisser sortir un seul cri, ni pousser une seule larmière.

Mais la douleur se lisait sur le visage de la femme de 35 ans. Les grimaces et la transpiration accentuaient les marques de son histoire, celle d'une femme courageuse, d'une femme combattante. Une femme aimante et surprotectrice de son mari. Une femme malmenée par la vie. Une femme qui s'était construite seule au décès de sa mère alors qu'elle n'avait que 12 ans. Celle qui avait subi les assauts de son beau-père encore, encore et encore. Celle qui avait cherché du réconfort auprès de Pierre et qui s'était retrouvée enceinte à 14 ans. Celle qui avait vu ses rêves d'institutrice brisés à l'annonce de cette grossesse, obligée de quitter les bancs de l'école pour travailler dans les champs de canne à sucre. Celle qui avait perdu Pierre et qui s'était accrochée à Albert, de qui elle avait eu son deuxième enfant trois ans après le premier. Et l'histoire se répétait, encore, encore et encore. Celle qui élevait seule ses sept enfants sans papas, sans l'aide des papas parce qu'ils étaient tous partis ; ils l'avaient abandonnée, ils les avaient abandonnés la maman et ses enfants, chacun de ses sept enfants auxquels venait s'ajouter un huitième.

Sitôt descendue de la voiture de Joseph, Céleste avait été rapidement prise en charge par l'équipe de service de la maternité et conduite en salle d'accouchement. Le travail avait commencé et elle était seule dans cette salle avec une sage-femme et une infirmière. Personne pour lui tenir la main, personne pour essuyer les gouttes de sueur qui perlaient sur son front. Les deux femmes étaient juste là pour assurer leur service ; pas de chichi, pas d'émotion, pas de relations autres que professionnelles. Elles auraient probablement préféré être en famille ce dimanche 15 décembre pour partager un repas festif en ce jour de Noël, mais obligées d'être

leurs postes de travail pour cette femme et son bébé.

Les sept autres enfants de Céleste étaient âgés de 2 à 21 ans. Comme pour ses précédents accouchements, elle les avait laissés seuls à la maison, ne pouvant faire autrement. La maman n'avait aucune inquiétude parce que tout s'était très bien passé les deux autres fois. Elle savait que les besognes domestiques étaient réparties entre les membres de la tribu, et que les deux aînées pouvaient s'occuper des plus jeunes sans aucune difficulté. Ces deux grandes étaient chargées de nettoyer la maison et de préparer les repas, tout en veillant sur leur frère de cinq ans et sur leur plus jeune sœur d'à peine deux ans. Quant aux trois autres enfants de Céleste, ils connaissaient leurs tâches qui consistaient à entretenir les espaces extérieurs et à donner les soins aux animaux. Chaque jour ils devaient balayer la cour, nourrir les animaux et aussi ramasser les œufs. Les cinq aînés des enfants de Céleste exécutaient leurs tâches sans se disputer, ni manifester une quelconque animosité.

Ces enfants ne posaient jamais de questions à leur maman sur sa vie ni sur son histoire. Il y avait très peu de discussions entre eux, les sujets intimes n'étaient jamais abordés dans cette famille. Aucune complicité entre frères et sœurs, chacun gardant ce qui pourrait être considéré comme son jardin secret. Les aînés de la tribu avaient compris que la vie de leur maman était faite de sacrifices. Ils avaient vu qu'elle se privait quelques fois de nourriture pour que ses enfants n'aillent pas au lit le ventre vide. Ils savaient qu'elle avait peur de les perdre, qu'elle avait peur qu'ils prennent un « mauvais chemin ». Qu'elle avait peur que ses filles reproduisent le schéma, son schéma de vie. Elle passait du temps à observer ses enfants, et même à les surveiller, parce qu'elle vivait dans la crainte. La matrone ne parlait pas beaucoup mais s'exprimait avec ses yeux ; ses mots laissaient place à son regard. Ses enfants savaient qu'elle faisait de son mieux pour qu'ils grandissent et deviennent « quelqu'un ». Aller à l'école pour apprendre un métier, avoir un salaire pour sortir de la misère. Ils avaient beaucoup de respect pour cette femme, convaincus qu'elle donnait ce qu'elle pouvait et qu'elle faisait toujours de son mieux dans leur intérêt. Ils lui étaient reconnaissants pour la vie et savaient qu'elle travaillait durement par amour pour eux.

Le moment était venu pour cette femme courageuse de faire un énième effort pour expulser son huitième enfant. Ce bébé dont elle ne connaissait pas encore le sexe et ne savait pas à qui il allait ressembler. Aurait-il les traits de son père ou les siens, ou un subtil mélange des deux ? Mais ce n'était pas le plus important parce que Céleste n'avait aucun doute : elle était dans cette maternité pour donner

naissance à l'enfant de François CLERC-GRANCOURT.

Ça y est. « C'est une fille » lui dit la sage-femme. Le temps pour Céleste de rendre son bébé dans ses bras. Le temps pour l'une et l'autre de se découvrir, de faire connaissance. Le temps pour la maman de scruter le visage de ce petit être sans y trouver les traits de François CLERC-GRANCOURT et encore moins les siens. Le temps pour Céleste de réaliser qu'elle avait accouché d'un bébé différent de ses autres enfants. Le temps d'embrasser pudiquement sa fille avant de la remettre à l'infirmière pour les soins d'usage.

La joie de cette naissance avait rapidement laissé place à la mélancolie. Céleste n'avait aucun regret de sa relation avec cet homme, mais elle ne pouvait s'empêcher de penser au père de sa fille. Elle aurait tant aimé qu'il soit à ses côtés pour accueillir leur bébé. Mais elle l'imaginait dans sa famille en ce jour de Noël avec sa femme et leurs enfants. Céleste se sentait seule, elle était seule alors qu'elle venait d'accoucher de son huitième enfant.

Elle repensait à ses minutes d'intimité avec François CLERC-GRANCOURT, sous les prétextes qu'ils trouvaient dans le champ de cannes à sucre pour partager les moments volés, rapides mais intenses. Elle, l'ouvrière agricole et lui, le commandeur d'habitation ». Ils se voyaient très souvent et vivaient l'instant présent ; complètement insouciant, sans s'imaginer concevoir un enfant. Ils ne s'étaient pas rendus compte que trois mois après le début de leur idylle, Céleste serait enceinte. Leur histoire secrète était trahie par cette grossesse surprise. Mais ils étaient habités par un sentiment plus fort que la passion. Ils continuaient à se voir malgré le bébé qui grossissait et prenait de plus en plus de place entre eux.

Céleste savait qu'elle ne pouvait rien espérer de cet homme, qui d'ailleurs ne lui avait fait aucune promesse. Chacun se montrait libre envers l'autre. Aucun n'osait avouer à l'autre ses sentiments, lui dire « je t'aime », parce qu'ils venaient de deux mondes que tout semblait opposer. Le béké et la négresse unis pour donner la vie quel scandale ! Quelle faute ! Sauf que la vie était donnée. Cette enfant n'avait pas demandé à être conçue et n'avait pas choisi ses parents. Elle n'était pas responsable de l'adultère de son père et n'avait pas à subir la faute de ses parents.

La maman se remettait de ses émotions. Elle comptait bien annoncer à François CLERC-GRANCOURT la naissance de sa petite dernière, lui dire qu'elle avait accouché du fruit de leur amour. Cette enfant si différente de ses frères et sœurs. Un peu plus claire de peau d'un côté, un peu moins claire de peau de l'autre côté. Un peu plus, un peu moins. Cette enfant différente. Cette enfant qui à peine née

tait déjà une anomalie.

L'intrusion de l'infirmière dans la chambre de la jeune maman l'avait sortie de ses pensées. Elle venait s'enquérir du prénom du nouveau-né, pour les besoins administratifs. À la question posée, Céleste avait répondu sans hésiter, Vermeille Marie, en précisant que l'enfant porterait son nom, à savoir BALMAND.

La maman repensait à ce jour du mois de novembre, quand ils étaient assis l'un en face de l'autre, calendrier en main, pour choisir les prénoms de leur bébé. Céleste avait toujours cherché les prénoms de ses enfants dans le calendrier François CLERC-GRANCOURT procédait différemment avec sa femme. Les deux avaient tiré les prénoms de leurs deux enfants de leurs arbres généalogiques. L'homme voulait poursuivre sa tradition familiale pour que cet enfant conçu hors mariage porte aussi les prénoms de ses ancêtres. Céleste n'avait manifesté aucune opposition ; au contraire, elle était ravie que pour la première fois, un père lègue quelque chose à son enfant.

François CLERC-GRANCOURT était très proche de sa défunte mère et voulait transmettre un peu d'elle à cet enfant dont il ignorait le sexe. Pour honorer la mémoire de ses grands-parents maternels, le futur père voulait que son enfant néesse reçoive en héritage leurs prénoms. Antoine François pour un garçon ou Vermeille Marie pour une fille.

Céleste avait répondu à la question de l'infirmière comme si elle n'était pas seule à cet instant ; comme si le père de sa fille était avec elle, présent à ses côtés. Hélas ! François CLERC-GRANCOURT n'était pas là. Mais sa fille avait quand même un héritage, un lot de consolation. Pas de nom mais deux prénoms. Il fallait s'en contenter. Il fallait que la maman s'en contente.

Et sa fille ? Devait-elle aussi se contenter de ce lot de consolation ? Cette enfant qui n'avait pas demandé à être conçue ni à naître arrivait sur terre avec une moitié d'identité. Personne ne semblait s'en soucier parce que c'était comme ça dans cette famille. Le schéma ! ! ! Une « famille monoparentale », avec une « mère célibataire », une « femme seule », une « fanm poto mitan », une « fanm djock ».

Après une semaine passée à la maternité, le moment était venu pour Céleste et son bébé de rentrer à la maison. C'était une nouvelle étape dans la vie de Vermeille ; quitter le lieu rassurant de sa naissance pour une nouvelle aventure. Retour à la maison pour la maman où l'attendait ses sept autres enfants. Retour dans cette maisonnette construite de bois, de tôle et de fibrociment. Cette maison où devraient désormais cohabiter neuf personnes, une maman et ses huit enfants

Une petite maison champêtre implantée sur un grand terrain et entourée d'une grande variété d'arbres fruitiers, de fleurs et de légumes. Heureusement !

Une petite maison avec une chambre pour les filles et une autre pour les garçons. Deux chambres où s'entassaient des matelas aux murs la journée et au sol la nuit. Une petite maison avec une pièce à usage multiple, servant de salle de lever en même temps que de dortoir pour Céleste et dorénavant pour la nouvelle venue dans la famille. Une petite maison avec une pièce adjointe faisant office de salle d'eau où il était difficile de préserver son intimité et de respecter celle des autres. Une petite maison avec une cuisine détachée de quelques pas ; lieu de réparation et de partage des repas, où les filles aînées de Céleste étaient souvent réposées à la tâche. Leur maman n'aimant pas cuisiner leur laissait libre cours pour sustenter la maisonnée.

En franchissant la porte de la maisonnette avec la petite dernière de la famille dans ses bras, Céleste a lancé un rapide coup d'œil pour s'assurer que personne ne manquait à l'appel. C'était aussi l'occasion d'inspecter l'état de propreté de son logis. Le moment était venu de présenter le bébé à ses autres enfants pour qu'ils fissent connaissance. Ses huit enfants faisaient désormais partie de la même famille et devraient partager la même maison et la même maman. Cette maman dont chacun n'avait qu'une moitié, mais dont tous étaient les fruits de ses entrailles. Ces enfants qui avaient pris vie dans le même utérus et franchi le même vagin. Ces enfants qui avaient été accueillis dans les mêmes bras et croisé le même regard à leur naissance. Ces enfants qui avaient sucé les mêmes mamelles et s'étaient délecté du lait de la même femme.

L'accueil était glacial dans cette petite maison, malgré les vingt-huit degrés affichés sur le thermomètre mural. Rien d'étonnant dans cette famille, où l'on n'était pas habitué à montrer ses sentiments. Cette famille où l'on montrait très peu de joie ; où l'on montrait un peu sa tristesse. Céleste ne s'attendait pas à autre chose, que cet accueil douçâtre. Ils regardaient, sans aucune expression, ce bébé rose collé à leur maman, leur petite sœur Vermeille. Cette enfant que les six plus jeunes découvraient, mais pas sa sœur aînée qui l'avait déjà vue à la maternité. Elle y était passée deux fois pour récupérer les linges sales de la maman et du bébé et en ramener des propres. Véritable maman de substitution, Louise parlait peu mais était attentive aux besoins de ses frères et sœurs. Malgré son travail d'aide incombable, elle trouvait le temps d'aider sa maman dans les tâches domestiques. Totalement investie dans ce qu'elle faisait, que ce soit à son travail ou auprès des siens, Louise n'envisageait pas encore de quitter le nid. Elle savait combien sa

présence était indispensable dans cette maison. Il lui fallait rester pour aider son mari, pour aider toute la famille.

C'était malheureusement le lot des aînés de cette fratrie. Toujours prendre soin des plus jeunes. Permettre à leur maman d'aller travailler dans le labour, la chaleur, la chaleur des champs de canne à sucre. Personne ne pouvait imaginer la souffrance de Céleste, elle qui ne se plaignait jamais. Elle avait toujours agi en pensant faire au mieux pour ses enfants. C'était sa manière d'exprimer l'amour qu'elle leur portait. Tous sortis de ses entrailles, tous égaux à ses yeux.

Même si les décisions de cette femme pouvaient être discutables, elle pensait toujours agir dans l'intérêt de ses enfants. Comme par exemple quand elle a décidé de stopper la scolarité de son fils Aristide en le sortant du collège, le seul moyen qu'elle avait trouvé pour faire garder sa petite dernière. Personne d'autre sur qui compter pour lui permettre de reprendre son travail et ramener un peu d'argent pour nourrir sa marmaille. Tous les rêves de ce garçon de quinze ans s'étaient effondrés parce qu'il avait de grands desseins. Même s'il n'aimait pas l'école, il rêvait de devenir avocat et avait des prédispositions à exercer ce métier ; une grande aisance oratoire couplée à une sensibilité à la cause humaine. Aristide s'était déjà documenté sur les études et s'imaginait « faire son droit » à Paris. Mais par soumission à sa maman, tout s'était arrêté pour le jeune garçon. Céleste devait retourner au travail quinze jours après avoir donné naissance à la fille de François CLERC-GRANCOURT. Elle devait retourner « sous la canne ». Il lui fallait travailler car c'était son seul moyen de subsistance.

Quant au père de Vermeille, il avait fait la connaissance de sa fille trois semaines après sa naissance. Et depuis, il lui rendait régulièrement visite le dimanche après-midi. Le rituel de François CLERC-GRANCOURT jusqu'à quatre ans de sa fille. Cette visite était aussi l'occasion pour cet homme de passer du temps avec Céleste ailleurs que dans les champs de canne à sucre. Même si son père ne restait pas longtemps avec elle, Vermeille savourait ces instants et attendait le dimanche suivant avec impatience. L'homme venait toujours les mains vides mais l'enfant avait appris à ne rien espérer d'autre de lui que sa présence. Le visage de Vermeille s'illuminait quand son père était là et passait du temps avec elle ; des minutes, des heures, qu'importe ! Elle se révélait resplendissante pendant ses visites de son père.

Sauf que le visage de Vermeille avait cessé de resplendir ! L'enfant était tombée dans une mélancolie qu'elle vivait seule du haut de ses quatre ans. Les visites étaient terminées ; François CLERC-GRANCOURT, sans crier gare, avait cessé de